

Souvenir d'un Oscense exemplaire

Félix Carrasquer

Pedagogue, writer and anarchist disciple of Ramón Acín, in pedagogical concepts and anarchist ideas. Exiled after the Civil War, he suffered several arrests after clandestinely returning to Spain to continue fighting for freedom.



Photomontage avec Carrasquer à gauche et Acín à droite

Esquisser un profil de notre grand Acín dans le cadre limité de quelques pages est une entreprise qui revêt une certaine difficulté ; non seulement parce qu'il s'agit d'une créature aux multiples facettes (comme beaucoup de gens le sont en quelque sorte), mais aussi parce que les multiples facettes d'Acín concordent remarquablement avec la qualité exquise de ses réalisations. Doté d'une imagination débordante, il était brillant quand il créait.

Pour apprécier à juste titre son art, il ne fait aucun doute que l'exposition de son œuvre elle-même est plus éloquente que les paroles : diverse, originale et audacieuse comme il en existe peu ; qui a pu, en grande partie, échapper à la vague fasciste destructrice et dans laquelle, à côté des arts plastiques, la production littéraire occupe une place tout aussi importante. Il y a dans cette élégance de belles métaphores et de riches nuances d'ironie profonde dans laquelle, souvent, Acín nous surprend par la conjonction ingénieuse et heureuse du sarcasme rustique aragonais transmis dans un langage pondéré et cultivé.

Mais l'art d'Acín (l'expression matérialisée de son incomparable imagination créatrice) représenterait bien peu s'il était dissocié de l'intense humanité que dégageait sa personne et enveloppait tout. Cependant, lorsque nous portons notre attention sur son travail artistique, nous avons tendance à oublier ces autres facettes de sa personnalité qui l'ont clairement élevé à la catégorie d'HOMME, donnant à cette dimension le contenu humain le plus authentique.

De ces autres facettes, eh bien, j'essaierai d'en parler ci-après ; bien que, étant conscient de mes propres limites et pleinement convaincu que devant la solide figure d'Acín, seul un pâle reflet de celle-ci et rien d'autre ne pourrait naître de la plume de cet humble et fidèle disciple qui l'a con-



nu dans sa vie de militant au sein de la CNT, et sur qui l'impact de son honnêteté et de sa loyauté envers la cause du peuple opprimé a laissé une empreinte impérissable.

Très peu a été dit, par exemple, de ses grandes compétences pédagogiques, alors qu'en fait, il avait à cet égard une approche à l'avant-garde des innovations de son temps. Ayant compris très tôt que la liberté joue un rôle déterminant en matière d'éducation, il eut la sagesse et le courage de briser les vieux moules en donnant la parole à ses élèves et en leur offrant la possibilité de mettre en pratique la participation responsable et la coopération solidaire.

Tout ce qui pourra être dit à propos de son attitude vent debout contre les privilèges et de sa proximité avec les dépossédés et les méprisés, sera forcément insuffisant. Habité dès son plus jeune âge par un profond sentiment d'amour pour l'homme, il ne pouvait rester impassible face au panorama chaotique qui régnait, où l'injustice, les abus des puissants et la misère souillante des opprimés et des déshérités ont toujours prévalu. Ainsi, déjà à l'époque où il étudiait au lycée de Huesca, il se manifeste, comme nous le raconte gracieusement Alaiz, contre le statu quo en vigueur et s'efforce de rechercher des alternatives plus solidaires et répondant à une plus grande harmonie sociale. Compte tenu de ces circonstances et de la prodigieuse sensibilité d'Acín, lorsqu'il découvre (je ne sais où ni comment) le projet social que défend le mouvement anarcho-syndicaliste, il le rejoint avec responsabilité et activement et, dans ses rangs, aux côtés des travailleurs, il agira en faveur de la justice jusqu'aux dernières conséquences.

Oui, Acín a toujours été cohérent. Il s'est en effet comporté en accord avec lui-même jusqu'à la fin de sa vie ; une attitude malheureusement peu commune dans un monde où l'incohérence est la note prédominante des comportements à tous les niveaux de la société, car ceux qui prônent la liberté sont ceux-là mêmes qui la musellent. On proclame solennellement la solidarité, tandis que certains gaspillent ce dont beaucoup ont besoin pour ne pas mourir de faim. On parle d'égalité des chances alors que se déroule un combat acharné pour accéder aux positions privilégiées et les ambitieux qui réussissent à prospérer au détriment du malheur des marginalisés et des démunis ne sont pas rares.

Eh bien, face à tant d'hypocrisie, la réponse d'Acín serait résolue et transparente. Il n'ignorait pas qu'afficher courageusement son appartenance au mouvement anarcho-syndicaliste revenait à mettre en danger son statut de professeur ; mais fidèle à ses idéaux et à sa conception de la dignité humaine, il opta pour la sincérité avec lui-même et avec les autres et persévéra dans sa lutte contre l'iniquité et la tyrannie : en collaborant, aussi bien dans la presse bourgeoise qu'avec les porte-parole du mouvement libertaire, avec sa plume incisive et audacieuse ; en donnant des conférences d'information syndicale ou d'éducation civique et, à cette fin, en écoutant avec une grande diligence les appels que ses camarades de la CNT lui adressaient relativement fréquemment depuis Barbastro, Jaca, Monzón, Angüés et d'autres villes de la province, ce qui lui permit de semer les connaissances à la volée et d'éveiller la sensibilité du peuple à la solidarité humaine.

J'ai eu connaissance de son soutien habituel et discret aux plus modestes il y a de nombreuses années de cela à travers des collègues de Huesca. Ils m'ont raconté que plus d'une fois et sans faire de bruit, il avait atténué l'angoisse d'un travailleur en difficulté économique à l'aide de quelques pesetas, bien qu'Acín ne fût pas riche et qu'il ne reçoive de prébendes de nulle part. Il était par ailleurs ami inconditionnel de ses amis et toujours prêt à soutenir les projets allant à



la rencontre de la culture, comme en témoigne amplement le récit de sa fille Katia concernant l'amitié de son père avec Buñuel : *« Luis Buñuel cherchait de l'argent pour le film Terre sans pain, et mon père, plaisantant à moitié, lui dit que s'il gagnait le gros lot à la loterie, il le lui paierait. Ce fut comme une déclaration prophétique, car il ne gagna peut-être pas le gros lot, mais il remporta tout de même quelques milliers de pesetas, et Acín, tel qu'il l'avait promis, prit en charge les frais du film. »*

Cette production de Buñuel servira de test pour connaître les niveaux de tolérance qui animaient la République et le degré de liberté qu'elle était prête à accorder aux citoyens. Car du jour au lendemain, le film fut interdit ; ce qui montre que le gouvernement avait peur que le peuple puisse contempler à vif l'abandon et l'indigence de cette région d'Estrémadure, alors, au lieu de remédier à tant de misère, il opta pour la solution la plus facile : la faire taire et la cacher.

De la loyauté d'Acín vis-à-vis de la cause des travailleurs parlent avec grande éloquence ses articles dans *Solidaridad Obrera* (organe de la Confédération nationale du travail de Catalogne et porte-parole de la Confédération nationale) à une époque de grands bouleversements sociaux et de menace sérieuse pour les militants les plus engagés. A tel point que le 10 mars 1923, des mercenaires assassinent le camarade Seguí dans les rues de Barcelone. Ramón Acín, Aragonais mais dont l'envergure éthique était très similaire à celle de Salvador Seguí, exprima sa douleur et son indignation dans des articles qu'il intitulait *Florelicas* et qui étaient publiés dans la presse confédérale. Il y disait avec un verbe passionné, dans ce décor fatidique de 1923 :

« Camarade Seguí, tribun des malheureux, toi qui parlais comme si tu aimais, comme si tu forgeais ; parfois, comme disait Rubén de Jaurés, avec un geste ample comme si tu semais. Grand et bon tribun qui mis ton verbe et ton éloquence au service du Peuple. »

« Camarade Seguí, toi qui, par amour pour la vie libre passas ta vie en prison ; par amour pour une vie plus douce, vécus une vie pleine de sacrifices et par amour pour la vie donnas ta vie elle-même. »

« Camarade Seguí, toi qui mis au service du peuple toute ta valeur et tout ton courage, et ta valeur et ton courage étaient immenses. »

Avec son compagnon Cristóbal Canario, Ramón Acín assiste, en tant que délégué de Huesca, au Congrès de la Confédération nationale du travail qui eut lieu dans le conservatoire de Madrid en juin 1931. Acín profite de ce voyage pour exposer ses œuvres d'art à l'Ateneo de Madrid, sans toutefois accorder trop d'importance à l'exposition ; car *« plus qu'un artiste, dit-il à cette occasion dans ces moments hautement humains, il est important d'être un grain de sable qui rejoint le simoun qui balaiera tout. »*

Je ne suis pas venu à Madrid pour exposer : cela n'en valait ni le dérangement, ni les sous. En tant que délégué au Congrès de la Confédération du travail, je suis venu représenter les organisations syndicales du Haut-Aragon. Muni de mon billet de délégué, avec mon pyjama et ma brosse à dents, j'ai enregistré ces machins d'art semi-bourgeois... »

Lorsque les camarades délégués sont revenus de ce congrès extraordinaire, nous avons tenu une conférence provinciale à Huesca afin de recueillir des informations sur la manière dont il s'était déroulé et les accords qui avaient finalement été adoptés. Acín, plus que satisfait des résultats de cette rencontre nationale, était enthousiaste et plein d'optimisme ; notamment



parce que la proposition mettant en avant la nécessité de créer les fédérations de l'industrie venait enfin d'être approuvée. Cette proposition avait déjà été présentée à une autre occasion (lors du congrès de la comédie qui s'était tenu à Madrid en décembre 1919) par son compatriote asturien Eleuterio Quintanilla. Mais elle fut alors rejetée malgré la défense qu'en fit le prestigieux camarade catalan Juan Peiró et le soutien d'autres militants éminents, parmi lesquels notre cher Ramón Acín, qui voyaient dans les fédérations de l'industrie deux grands avantages : le rassemblement des travailleurs en blocs de résistance forts pour affronter les abus des patrons ; et la constitution, dans le cadre d'une société nouvelle, de la structure idéale pour assumer, avec des garanties de succès, la gestion de l'économie nationale dans une perspective de solidarité authentique entre les différentes régions.

Mon souvenir d'Acín dans le contexte de cette conférence provinciale qui s'est tenue à Huesca après le congrès du conservatoire, est marqué par l'impact que la qualité de sa pensée avait, une fois encore, sur ma personne ; une pensée indéfectiblement avalisée par une conduite irréprochable et cohérente. Nous venions d'ajourner la séance quand Acín s'est approché de moi et m'a invité, de son habituel geste insouciant et souriant, à sortir afin que nous puissions, lui et moi, discuter tranquillement pendant quelques minutes. Son souhait de s'entretenir avec moi avait été motivé par les faits suivants : Quelques jours plus tôt, Justo Val et moi avons été arrêtés par la garde civile et conduits devant le gouverneur de la province. Je ne m'étendrai pas sur les raisons de cette arrestation car il me semble que cela n'a pas sa place ici et que ces quelques pages sont déjà très limitées. Il convient toutefois de préciser que nous n'avons rien fait pour justifier cette détention, comme en témoigne le fait que dès que le gouverneur apprit de ce qui s'était passé après avoir entendu notre version, il nous remit en liberté. Mais le plus insolite se produisit à notre arrivée à Huesca : la brigade d'ouvriers qui travaillaient dans la rue Coso, voyant que nous étions menés par la garde civile, vint jusqu'à la porte du ministère de l'Intérieur et rejoignit le groupe de jeunes d'Albalate qui nous avaient suivis depuis le village, montés dans un camion. D'autres citoyens de Huesca les rejoignirent lorsqu'ils apprirent ce qui s'était passé, et tous ensemble, au milieu du brouhaha qui suivit, ils attendirent dans la rue jusqu'à ce que nous sortions. C'est alors que je commençai, quelque peu énervé par l'impatience de ceux qui me mitraillaient de questions, à hausser le ton et, me libérant finalement complètement, à m'excéder en diatribes contre le régime qui donnait lieu à de tels outrages. Les esprits s'échauffèrent un peu mais le calme revint très rapidement. Val et moi montâmes dans le camion et, en compagnie des jeunes d'Albalate qui nous avaient accompagnés, nous rentrâmes au village, tandis que ceux qui s'étaient rassemblés là défilèrent paisiblement l'un derrière l'autre.

C'est donc à ce désagréable incident qu'Acín faisait allusion quand, alors que nous étions installés autour d'une table dans le café le plus proche, il se tourna vers moi et vint en somme à me dire : *« Ce qui s'est passé l'autre jour dans la rue Coso m'a rappelé d'autres temps et d'autres troubles. Vois-tu, quand j'avais l'âge que tu as aujourd'hui, avec Samblancat et d'autres amis, nous avons publié à Barcelone, en 1913, une publication intitulée « La Ira ». Tu peux déjà déduire du symbolisme de ce mot quel pouvait être le contenu de notre cher journal, que nous utilisons pour mettre au pilori les injustices, les abus et tous les fléaux sociaux qui parvenaient à nos oreilles ; mais ce n'est pas ce que je me reproche aujourd'hui. Ce qui m'attriste, c'est le souvenir de ce langage ; un langage insultant, empreint d'agressivité et frôlant parfois la grossièreté et la vulgarité. Nous avons cru erronément à notre rôle « sublime » d'agitateurs alors que nous*



n'étions que de pauvres êtres agités par une pulsion incontrôlée qui ôtait la valeur informative du message et disqualifiait ceux qui le diffusaient. Je te raconte cela au cas où le fruit de mes expériences et de mes réflexions pourrait t'être d'une quelconque utilité ; car même en admettant qu'il soit vrai que « personne n'apprend des erreurs d'autrui », j'ai pensé que dans le cas d'un jeune homme inquiet comme toi, désireux de voir le niveau civique et culturel de son peuple s'élever et qui en même temps participe avec enthousiasme au projet libertaire, comprendrait parfaitement qu'avec notre expression violente et incongrue, nous ne faisons qu'effrayer les gens et provoquer leur rejet des idéaux de libération et de solidarité humaine que nous prétendions défendre. Il me semble qu'il est plus rentable et en même temps plus susceptible de nous procurer une intime satisfaction, d'essayer d'attirer les gens par la force de notre raisonnement, qui, lorsqu'il est exposé avec un geste confiant et résolu mais exempt de nervosité et de stridence, et en restant toujours ouverts au dialogue avec tout le monde, nous permettra de gagner la confiance et le respect de ceux qui ne nous comprennent pas encore, et nous aurons gagné la bataille contre l'égoïsme et l'indifférence qui règnent partout. »

Acín fit une pause et me regarda comme s'il attendait un commentaire de ma part, mais moi, subjugué par son discours, je restai bouche bée sans dire un mot. Je me souviens que je ne sus que sourire et, faisant un geste d'acquiescement, m'écrier : Merci ! Une exclamation venue du plus profond de mon cœur ; une profondeur telle que l'influence que la pensée d'Acín exercerait sur mes décisions de militant de la CNT et sur mes relations avec le monde entier. Notre conversation glissa ensuite sur des sujets ne revêtant que peu d'importance, jusqu'au moment où nous avons mis fin à l'entretien. Nous nous sommes dit au revoir dans une étreinte et je suis sorti dans la rue emportant avec moi l'écho de cette voix et les sages recommandations d'Acín, ce paradigme de conduite comme il en existe peu et dont l'authenticité était étroitement liée à son engagement dans la lutte pour une société libre et solidaire. Et je dis cela parce que plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que l'on ne peut être authentiquement humain qu'en naviguant sur des courants de liberté et de solidarité. D'où la raison d'être du mouvement libertaire espagnol, auquel Acín se sentirait pleinement identifié parce qu'il aimait la liberté et, évidemment, réprouvait le pouvoir sous toutes ses formes, et parce qu'il était convaincu qu'il ne peut y avoir de bonheur pour les hommes tant que le projet d'une société libre et solidaire défendue par ce mouvement n'est pas réalisé et qui comporte intrinsèquement :

1° la suppression de l'État, dont le pouvoir répressif à travers l'appareil bureaucratique militaire opprime les peuples (au moins depuis le Néolithique) et génère la corruption à tous les niveaux de sa structure hiérarchisée ;

2° la disparition du pouvoir chrématistique, facteur d'inégalité sociale et à l'origine de l'éternel conflit entre ceux qui possèdent des richesses et ceux qui manquent des choses les plus essentielles pour pouvoir vivre ; et

3° l'instauration de l'égalité des chances pour tous ; balayant ainsi les privilèges et évitant d'une part la vantardise et l'arrogance de ceux qui progressent en écrasant les autres et d'autre part, le ressentiment de ceux qui subissent aujourd'hui humiliation et mépris.

En prononçant sa phrase célèbre « l'homme n'est apte ni à commander ni à être commandé », Goethe mettait bien le doigt sur un point sensible. En effet, celui qui commande se sent coupable, il ressent un certain malaise et s'irrite parce qu'il perçoit le ressentiment et la révolte de



ceux qui subissent le poids de son oppression. Dès lors, dans le domaine des relations humaines, le binôme imposition-obéissance ne peut être qu'une source de malaises et de guerres. Il ne nous reste alors plus qu'une seule voie : apprendre à coopérer. C'est précisément ce que l'on pratique aujourd'hui le moins alors que la concurrence envahit tous les espaces de notre développement social. On sait pourtant que l'hominidé est devenu homme grâce à la coopération et que ce n'est que lorsque nous serons capables de coopérer, avec concertation et solidarité, que nous pourrons structurer une société nouvelle à la mesure de l'HOMME. C'est pour cette raison qu'Acín plaçait ses espoirs dans notre projet commun ; parce que contrairement à d'autres organisations syndicales et partisans bureaucratismées, dans le mouvement libertaire, les militants mènent l'action dans toutes ses manifestations de manière autogérée. Cela leur permet d'apprendre la liberté, la coopération solidaire et la participation responsable à travers la pratique quotidienne de ces valeurs qui constituent le socle fondamental et incontournable de la société à laquelle ils aspirent.

Acín, le pédagogue

De ses compétences pédagogiques pourraient témoigner un grand nombre des élèves qui ont assisté à ses classes à l'école normale, beaucoup des jeunes qui ont assisté à ses discussions et conférences dans les organisations syndicales et les groupes culturels de la province et qui, comme moi, l'ont vu agir de près. Cependant, dans le cas présent, rien n'est aussi éloquent que les paroles écrites par les deux disciples les plus identifiés à lui (Evaristo Viñuales et Francisco Ponzán) qui, fidèles aux postulats du maître, ont perdu la vie pour défendre la liberté et une société plus juste. Cinquante ans se sont écoulés depuis leur mort, et au souvenir de ces deux compagnons évoquant le professeur, l'émotion nous submerge comme si c'était hier. Viñuales disait :

« Son champ pédagogique ne se limitait pas seulement aux salles de classe, ni à son étude, ni à ses leçons. Il était ouvert à tous les vents, comme son âme d'artiste rebelle et d'idéaliste consacré. Un vrai pédagogue, qui enseignait en classe, à la maison, au café, dans la rue... dans la vie, fraîche et claire comme un soir de pleine lune (...) qui savait mettre une telle douceur dans les reproches, que personne ne se fâchait et tout le monde était convaincu... »

« Vous étiez un homme né pour aimer et vous avez été victime de votre grand amour sublime. »

« On n'apprend que de celui qu'on aime. Vous avez su vous faire aimer du plus grand nombre ; c'est pour cela que vous avez été un grand pédagogue. »

Les déclarations de Ponzán traduisent une admiration et une affection similaires : *« À vous, Ramón, mon bon professeur. À vous, qui par votre exemple avez tracé la trajectoire de ma vie. Vous qui m'avez initié sur le chemin de toutes les rébellions. Vous qui, à l'adolescence, sur cette petite table d'un café de Huesca, m'avez dit avec des mots qui ne s'oublient pas, de ne jamais ramper comme une chenille sur la tige cherchant à se transformer. Vous qui m'expliquiez que si la vérité était le sommet d'une montagne, au moment de choisir le chemin pour l'atteindre, il fallait toujours choisir la ligne droite sans avoir peur des obstacles, même si en chemin je devais perdre des lambeaux de mon existence... Vous qui avez fait de votre foyer, un modèle. De l'argile, du fer et des pinceaux de votre atelier, des œuvres phare qui ont parfois soulevé des protestations tumultueuses dans les journaux et les villages, fiefs du clergé et des caciques... (Vous qui*



auriez pu tout avoir et qui n'avez pas voulu changer pour la poignée de main et le regard sincère d'un prolétaire...) »

En ce qui concerne les courants de renouveau pédagogique de ces années, je dois souligner la forte adhésion d'Acín vis-à-vis des postulats de l'École Moderne ; il restait en effet très attentif à tout ce qui visait à libérer l'école des vieilles scolastiques et routines, et à stimuler l'imagination et l'initiative des jeunes. C'est précisément dans les années 1930 que Herminio Almendros, alors inspecteur de l'enseignement primaire à Huesca, ayant obtenu des informations sur la technique de l'imprimante qu'un professeur français (Celestin Freinet) avait mise en place dans son école avec un succès notable, s'était proposé de l'introduire dans les écoles en Espagne. Il en parla à Ramón Acín, qui accueillit le projet comme si c'était le sien. A tel point qu'en 1932 ils organisèrent le premier congrès national des enseignants pour diffuser dans toute la péninsule ibérique ce qu'on appellerait alors la technique Freinet. Ce fut la vétuste ville de Huesca qui reçut l'honneur mémorable de ce congrès, ce dont Acín, qui savait combien la question de l'éducation m'intéressait, m'informa une fois terminé. Un an plus tard, profitant de mon séjour forcé de quelques mois à Lérida, je pus constater personnellement l'application et les merveilleux avantages de cette technique en visitant les écoles de quelques-uns de mes amis professeurs : José Tapia, Patricio Redondo et Ramón Costa. J'eus également la satisfaction de pouvoir m'entretenir longuement avec Herminio Almendros, qui me parla d'Acín avec une admiration et un respect sincères, soulignant sa précieuse collaboration, sans laquelle, m'expliqua-t-il, « *il y aurait été extrêmement difficile d'organiser le congrès* », et d'ajouter, en élevant un peu la voix : « *Oh ! Si seulement y avait dans les rangs de l'anarcho-syndicalisme quelques personnes comme Ramón Acín, l'avenir des travailleurs serait sans l'ombre d'un doute plus brillant et l'Espagne atteindrait d'autres niveaux de bien-être* ».

Il ne me reste qu'à exprimer mes remerciements les plus sincères à tous ceux qui ont contribué d'une manière ou d'une autre (autorités, chercheurs, parents et amis) à cet acte de réparation et d'hommage bien mérité à la figure de notre cher et grand Acín. Mais qui ont aussi permis à ce que sa mémoire, dans cette ville qui lui fut si chère, perdure dans le temps, pour pouvoir offrir aux générations futures le miroir de cette vie exemplaire dans lequel elles pourront se regarder. C'est sans l'ombre d'un doute motivés par ce désir que vous avez eu l'heureuse idée de donner son nom à un collège et à une rue qui mène à l'une des entrées dans la rue Coso, juste à l'endroit où les *Cocottes* exhibent toute leur beauté et leur grâce naïve. Ce monument, situé à l'entrée même du parc attrayant et visité, acquiert, aux yeux de ceux d'entre nous qui ont connu de près son créateur, tout son symbolisme magnifique : le grand amour qu'Acín vouait aux enfants et le respect qu'il avait pour leurs jeux inoffensifs qu'il contemplait souvent avec extase.

A la mémoire de Ramón Acín et des victimes de l'obscurantisme, je vous remercie et vous témoigne mon amitié la plus sincère. □

